

Discours du 8 mai 2014

Hommage aux parachutistes de la 82<sup>ème</sup> et 101 Airborne

Dans les premiers jours de juin 1944 en Angleterre, des avions et des planeurs sont prêts à l'envol vers la France. Mis bout à bout, cela représentait une file de 2 kilomètres. D'autres avions et planeurs attendaient leur tour pour décoller. Des hommes sont sous les hangars à vérifier leur paquetage et leur armement, l'attente sera longue.

Le 5 juin 1944, ils apprennent que le départ est imminent pour la France. 13000 hommes vérifient leur matériel et leur parachute, puis se noircissent le visage dans des éclats de rire et en même temps avec beaucoup de sérieux. Enfin, on va quitter ces hangars et aller prendre l'air en Normandie.

Chaque parachutiste avait un équipement qui pesait 35 kilos.

Le 5 juin au soir, les premiers avions quittent l'Angleterre avec leur stick. Arrivés devant les côtes normandes, ils étaient accueillis par la FLAK et les mitrailleuses. C'est pour cela que les avions volaient très bas, 500 mètres d'altitude.

A 23 heures 40, les éclaireurs parachutistes sautèrent sur le Cotentin, chargés de créer des DROP zone. Sur leur carte, une rivière, mais au fur et à mesure de la descente vers le sol, c'était une grande étendue d'eau. Les Allemands avaient inondé les marais de Basse Normandie. Une fois sortis de l'eau et de la vase, ils se regroupent pour établir les signaux afin que les suivants sachent où ils se trouvent.

Déjà, certains hommes de ces premiers sticks étaient morts, ils faisaient connaissance avec l'ennemi.

A 0 heure 15, toutes les 6 minutes, des vagues de parachutistes touchaient le sol, enfin l'eau !. Ceux qui avaient déjà atterri et s'étaient réfugiés sur une digue de chemin de fer entendaient des « flops » ou des « ploufs » et des jurons, ce qui les faisait rire malgré le danger mais quelquefois, des appels « au secours » car malheureusement, la hauteur d'eau n'était pas la même partout. Avec le poids qu'ils avaient et le harnais du parachute, beaucoup se noyèrent et pour certains, la mort sans avoir tiré un seul coup de feu, abattus alors qu'ils n'avaient pas encore touchés le sol, accrochés aux fils électriques ou

téléphoniques ou aux arbres, piégés. Ils faisaient usage de leurs criquets ou du sifflet avec l'espoir que des camarades viennent à leur secours, mais hélas, ils étaient repérés et abattus. Avec le nombre de parachutes restés accrochés aux arbres, aux haies, aux maisons et la Noria d'avions, l'ennemi comprit qu'un parachutage important avait eu lieu.

Vu le nombre d'avions qu'il y avait dans le ciel, les habitants qui regardaient avaient l'impression que les ailes des DAKOTAS se touchaient. La FLAK s'en donnait à cœur joie. Des avions touchés réussirent à larguer leur stick avant d'aller s'écraser mais d'autres n'eurent pas cette chance, touchés, en partie détruits, ils s'écrasèrent en mer ou au sol avec tous les hommes à bord.

Dans les avions, à l'approche des côtes, l'officier disait à ses paras « c'est la France, debout, vérifiez vos équipements, accrochez la start line, à bientôt, GO ! ». Chaque para atterrissant, se posait une question « où suis-je ? », un coup de criquet, réponse ! Quelle joie d'entendre, au pied d'une haie ou d'un arbre ou d'une bâtisse, une réponse.

Menacés par la FLAK, les avions passèrent à vive allure et ont éparpillés dans la région de Picauville leur stick. Certains paras se retrouvèrent à 30 kilomètres de leur objectif et furent prisonniers, l'ennemi attendait et était organisé.

A 3 heures du matin, les parachutistes sautèrent sur Sainte Mère Eglise. Comme il y avait un incendie, la population était rassemblée afin de faire la chaîne pour alimenter la pompe. Deux parachutistes tombèrent dans le feu, leurs grenades explosèrent et ils furent déchiquetés. Les autres se battaient avec les allemands au corps à corps, coup de feu, coup de couteau. La population avait quitté les lieux, mais la cloche continuait à tinter et assourdissait les hommes. Un parachutiste accroché au clocher vit ses camarades combattre et se faire tuer. Il s'appelait John Steel, connu du monde entier car au clocher de Sainte Mère Eglise, un parachutiste y est toujours accroché.

Une fois les hommes regroupés à 6 heures 30 du matin, ils marchèrent sur leurs objectifs. La bataille commença : prendre la résidence des officiers ennemis, les dépôts, les ponts, les points cruciaux, ouvrir les routes allant vers la mer. La journée du 6 fut décisive. Avec un armement léger, il fallait combattre un ennemi bien installé avec un armement lourd : chars, artillerie, casemates en béton. Les renforts arrivaient mais pas les médicaments, ni les tentes hôpital. En fin de journée, les planeurs amenèrent des équipements et

de quoi soigner les blessés. Beaucoup de ces hommes sont morts, trempés, le corps plein de boue et le visage noirci. Il y avait des hommes égarés qui attendaient cachés aux pieds des haies ou dans des bâtiments agricoles. Aidés par la population, ils formaient des unités. Des hommes et des femmes, connaissant bien la région sont venus les soigner, les nourrir, cacher les blessés, enterrer les morts. Munis de pioches et de pelles, ils sortaient de la terre les parachutistes dont le parachute s'était mis en torche et s'étaient écrasés au sol.

Ils ont réussi, dans la journée du 6, à prendre un petit aérodrome Poupeville, qui devint aussitôt opérationnel.

Dans la matinée du 6, la population a vu défiler des paras prisonniers des Allemands. Ils avaient le regard fier, ils étaient droits mais le 7 juin, dans la journée, c'était l'opposé : des paras escortaient vers la mer des soldats allemands à la piètre allure.

Les habitants qui étaient surpris à apporter leur aide aux paras étaient fusillés et leur maison incendiée.

Les animaux apportaient aux soldats de précieux renseignements : un herbage inoccupé était un pré miné. Là où il y avait des vaches, c'était un terrain propre. Elles se sauvaient, cela voulait dire que l'ennemi était caché à proximité. Les animaux ont payé une lourde tribu, tuée par l'artillerie, les bombardements et les rafales de mitrailleuse. Car chaque arbre, chaque haie était mitraillés afin d'en éliminer les snippers.

Au soir du 6, des avions tractant des planeurs quittèrent l'Angleterre avec des hommes à bord et du matériel : jeep, canons, bulldozers, motos. Ces soldats savaient que le débarquement avait réussi.

En quelques jours, la région devint cimetière. Il fallait enterrer les morts, allemands, parachutistes et les soldats dont les planeurs s'étaient crashés et avaient pris feu. Il y avait tellement de planeurs dans le ciel que les pilotes tournoyaient avant de trouver un endroit pour se poser. A l'atterrissage, le planeur se trouvait disloqué, ce qui faisait des morts et des blessés.

Après 27 jours de combat, des blessés furent évacués sur Utah Beach à bord d'un navire hôpital. Ils purent se laver et coucher dans des draps : c'était pour eux un réel confort.

La 82<sup>ème</sup> et la 101<sup>ème</sup> Airborne ont perdu 4355 parachutistes sur 13 000 embarqués : les pertes ont été inférieures aux prévisions.

Le 13 juillet 1944, des unités rembarquèrent vers l'Angleterre, beaucoup repartirent combattre quelques mois plus tard dans les Ardennes, suivant l'ordre d'un colonel qui, une fois Sainte Mère Eglise puis dit à ses hommes « Tous à Berlin ».

Lors d'une cérémonie religieuse en Angleterre, le colonel LINDQUIST, qui avait été dans les premiers à toucher le sol de Normandie, dit aux rescapés : « mes amis, vous êtes des braves, mais les héros sont restés en Normandie. »

Tous les régiments de parachutistes ont beaucoup de respect pour leurs anciens, ceux qui ont sauté sur Alger en 1942, ceux qui ont retardé l'échéance de Dien Bien Phu, ceux qui ont sauté en pleine nuit sur Kolwezy, ceux qui ont fait le sale boulot en Algérie, ceux qui sont morts écrasés dans leur caserne au Liban, ceux qui ont servi en ex Yougoslavie, en Afghanistan, au Mali et aujourd'hui en Centrafrique.

Nous sommes aujourd'hui le 8 mai 2014, réunis pour rendre hommage à tous les soldats qui servent notre pays la France.